

Dépaysement garanti depuis 30 ans



L'éleveur a débuté, en 1992, avec cinq veaux – le bison étant un bovin, les termes sont identiques. Il est désormais à la tête d'un troupeau de 50 bêtes. Il en abat entre 10 et 12 par année et les valorise en entier.

PRÉS-D'ORVIN Paysan, Christian Lecomte ne gagne pas sa vie grâce à des vaches laitières ou des céréales. Cela fait trois décennies qu'il élève et valorise des bisons dans une ambiance de Far West. Un marché de niche.

TEXTES **DAN STEINER** PHOTO **MATTHIAS KÄSER**

Quitter Bienne pour crahuter à la montagne, tout à l'ouest. Dans l'Ouest. Tant l'Ouest orvinois que l'Ouest nord-américain, où l'on est accueilli par une bannière étoilée. Avec les années, elle s'est plutôt étolée, mais c'est aussi ce qui fait le charme de l'entrée du Bison Ranch. Aux Colisses du Bas, ce jour-là, on ne voit toutefois pas un bovidé à l'horizon. Il faut dire qu'il pleut à verse. Pourtant, des bisons américains traînent dans les grandes plaines des Prés. De cinq veaux au printemps 1992, Christian Lecomte, «shérif» des lieux, est passé à près d'une cinquantaine de têtes. Des femelles d'environ 500 à 600 kg et des mâles d'une tonne. «Je n'en veux pas davantage, car je n'aurais pas assez de foin pour tout le troupeau.»

Bovidés puis cervidés?

Lundi, jour de fermeture avec le mardi – mais un hôte de passage qui cherche le gîte et le couvert ne sera pas renvoyé dare-dare –, le maître de céans reçoit dans le restaurant, où sont servies les spécialités locales. Evidemment. Annuellement, Christian Lecomte abat 10 à 12 bisons. Toute leur viande termine dans les assiettes de ses clients. Mais il faut bien rallonger. «Une bête ne donne que deux entrecôtes et deux filets.» Mais également quelques steaks, de quoi faire des saucisses, une peau, parfois

pour des tambours neuchâtelois, et un crâne. Le dernier a servi de trophée du côté de Verbier. Cela permet de valoriser l'intégralité de la belle bête. «Au début, j'avais un peu de peine à vendre le rôti et les pièces mijotées. Aujourd'hui, les enfants prennent volontiers du ragoût, c'est positif.» Le rapport à la viande a changé, en 30 ans.



La seule chance de faire perdurer le domaine familial était de me diversifier.

CHRISTIAN LECOMTE
«SHÉRIF» ET VACHER DU BISON RANCH

Seules 11 exploitations élèvent ce type de bovins dans notre pays, que 25 en France et deux en Belgique. «A l'époque, l'élevage classique était trop incertain. La seule chance pour moi de faire perdurer le domaine familial était de me diversifier. J'ai choisi le bison. Et j'ai bien fait.» Un investissement de base de 30 000 fr. Depuis le temps, le cow-boy du Ranch a développé son affaire pour pouvoir en vivre: auberge, donc, mais aussi tipis, cabanes dignes des westerns – environ 2000 nuitées au total durant l'année –, parcours d'accrobranche. Seuls ces derniers sont désormais exploités par d'autres, mais il en est bien à l'origine avec Martin Grünig, aussi connu pour son activité

hivernale liée au téléski de Nods. «Quand une idée est là, il faut être un peu opportuniste et ne pas gamberger.» Christian Lecomte peut toujours sortir une idée de son chapeau, comme celle d'acquérir des wapitis. Or ces grands cervidés, que l'on trouve également dans l'Ouest américain, nécessitent des barrières plus costaudes et des points d'eau. Un projet en gestation.

Pérenniser l'entreprise

L'avenir, l'homme de 56 ans l'espère tout aussi fructueux entre les mains de l'un de ses deux garçons. Si l'aîné est déjà bien occupé du côté du Centre équestre de Diesse, le benjamin, 26 ans, est tout désigné pour augmenter son actuel pensum fait de solides coups de main à son père en une reprise en bonne et due forme, dans quelque temps. «Je veux d'abord qu'il fasse une belle jeunesse», pointe le paternel. Et même si Christian Lecomte a une fois vu passer dans son échoppe quelque touriste alémanique ou canadien, l'ambassadeur tchèque en Suisse ou encore le sous-directeur d'Hitachi, géant japonais de l'électronique, voir les mines ravies des enfants, qui deviendront parents et ramèneront leur propre progéniture au Ranch est ce qui l'enchant le plus. «On a monté quelque chose d'atypique. C'était le but, mais fallait-il encore tenir sur la longueur. Ici, on a de la place et tout pour bien faire.»

Cavale et coup de corne

En 30 ans à travailler dans un ranch, avec une auberge de montagne à tenir, des tipis, un parcours d'accrobranche et des animaux atypiques dans nos contrées élevés à quelque pas des visiteurs, le maître des lieux a évidemment une bonne cargaison d'anecdotes en stock. Qu'il ne lâche toutefois qu'au compte-goutte. On se rappelle notamment avec lui ce bison qui s'était fait la malle lors d'un remplacement de barrières. «Nous refaisons un parc, mais on avait mal maîtrisé la chose», en sourit désormais Christian Lecomte. «Poussé» par un automobiliste sur plusieurs kilomètres, l'imposant animal n'a jamais pu retrouver son chemin et ses congénères et avait été retrouvé à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau, ou à cavale de bison, de son domaine. Dans le canton de Neuchâtel, près de la métairie du Landeron. «Ah ça! On apprend beaucoup de choses. C'était une bonne leçon.

Comme une autre, qu'il a reçue l'an dernier. Ce qui devait arriver, arriva? C'est un peu ça. «J'ai fini à l'hôpital pour un coup de corne», grimace-t-il. «Je l'ai pris bien profond dans la viande.» Alors qu'il cherche à tirer une femelle qui venait de perdre son veau, il manque sa cible dans la tête du bovidé et vise ce qu'il estime être l'aorte. Alors qu'elle se vide de son sang, la bête grimpe dans le pâturage, si bien que Christian Lecomte tente de lui faire peur pour la faire redescendre dans un secteur plus accessible en tracteur. On ne déplace pas une carcasse de près d'une tonne avec une corde et quelques bons litres d'huile de coude. Son dernier baroud d'honneur sera donc pour son cow-boy. «Si elle avait continué trois mètres de plus, elle était morte.» Christian Lecomte tente alors un garrot avec sa ceinture, qui lui fait plus mal que la blessure. Il est aujourd'hui complètement rétabli.